

***Histoire racontée par Jean Dougnac***  
de Noëlle Pujol

*Histoire racontée par Jean Dougnac*, c'est d'abord l'histoire d'un dispositif qui contient davantage qu'il ne représente, qui occulte davantage qu'il ne révèle. La désolation et le confinement de ce plan fixe, qui ne varieront pas pendant le film, sont l'avancée dans la conscience d'un petit théâtre mémoriel, une scène sur laquelle se déroule une autre scène, dont on ignore tout mais vers laquelle nous nous sentons fatalement attirés. C'est ce que cette image, dans la quasi-immobilité de sa mise-en-scène, veut nous dire: c'est ici et maintenant, nul besoin d'aller chercher ailleurs, tout peut arriver à ceux qui ne savent pas qu'ils attendent.

Dougnac, alité, est coincé dans un angle. Sa maigre présence, vieillie, nous barre obliquement le passage, sans ménager de point de fuite. La couverture d'un bleu électrique, la tête de lit en bois massif, le motif géométrique de la tapisserie, l'ampoule incandescente, son reflet dans l'armoire vitrée, les photographies de nourrissons et de défunts, entassées sans cadres, constituent l'écrin d'un gisant, mourrant peut-être, un écrin d'attente. Cependant, Dougnac parle. Et à mesure que son long monologue déploie son lent et inexorable récit, il est imperceptiblement envahi par une énergie juvénile, surhumaine. Sa parole tend à le relever, à le ressusciter en lui octroyant une nouvelle condition de vivant. Car Dougnac est l'incarnation du secret, de la force de translation des mots. Il est parcouru par le souffle vibrant qui dresse les choses contre elles-mêmes, les souvenirs contre la nature et les hommes contre le temps.

Diverses présences frémissent aux bords du cadre. Les mains de la cinéaste s'immiscent dans l'image pour se retirer aussitôt. Sa voix égrène un commentaire ou une précision, mais elle est surtout en suspens. Une autre présence masculine reprend quelques mots ou acquiesce, mais n'interrompt jamais. Plus loin, à l'arrière-plan, la rumeur reverbérée d'une télévision ou l'écho de jeux et de conversations... Cette triangulation rend possible le dépliement de la parole, l'appel et l'accueil du secret. Le film se mue alors tout entier en un dispositif intégral d'écoute, de veille et de recollection de fragments, *jusqu'à aspirer le public de la salle*. Nous voici immergés dans le film, *assemblés autour du lit de Jean Dougnac, à l'écoute de son entêtement*.

De fait, il est ici question d'une obsession, de redites, de tournoiements, de digressions, et parfois même d'explosions. La langue et la narration de Dougnac sont, dans leur oralité complexe surchargée de signifiants, à cheval entre deux idiomes, forcément lacunaires. Cela dit, elles sont dignes d'un récit littéraire, qui plus est, expérimental. Proche d'un Céline des campagnes ou d'un Bernhardt occitan, la pensée de Dougnac avance concentriquement pour tenter de cerner l'objet qui toujours lui échappe et qui n'est rien d'autre qu'un mystère. Cette langue peut exposer quelques sordides détails de misère et d'aberration et témoigner simultanément de leur comique. Cette connaissance de la double nature des signes et des "phénomènes", en dit long sur la capacité du monde paysan à assumer et à sentir la folie comme part entière de l'humanité vivante. Les exploits et excès des simples et des fous ont droit de cité dans cette langue dialectale, qui s'oppose dans le film à la *novlangue* moderne de la bureaucratie.

D'autre part, Dougnac performe plus qu'il ne parle. Son sens de l'espace est stupéfiant. Sa capacité à transcender les contraintes du décor éblouit. Dougnac fait *remonter les masques* et c'est en vertu de cette tension, de cette polyphonie, *qu'on est travaillé par une invasion de l'imaginaire, qu'on assiste à un monde d'images*. Que le drame plane n'est finalement pas l'essentiel, puisque *d'autres histoires cinématographiques et politiques, d'autres vies en mouvement sont explorées avec les mots*. Dougnac joue ainsi, en définitive, à se jouer lui-même, semblant d'abord s'épuiser, incapable de parvenir à la conclusion de sa confession. Cette force recouvrée, ce qu'elle contient, semble par instants trop grande pour lui. On devine alors, soustraite au regard des témoins lorsque le rideau tombe, son existence assiégée de malade, ses ratiocinations, son épouvante, la visite des morts et des fantômes, dont il entretient le commerce et le dangereux voisinage.

Le secret pourtant sera révélé. Il atteindra sa destination et accomplira son effet dans toute sa rudesse et sa crudité. Ce qui s'exprime pourtant dans ce dévoilement brutal n'est ni malice envers la cinéaste, ni goût prononcé du macabre. Il s'agit plutôt d'une interrogation sur l'obstination de la vie et, plus sourdement, sur la nudité cruelle des choses ou, comme l'aurait dit Clément Rosset, sur *le mur tragique du donné*. Le film est ainsi traversé par le refus de la disparition, par un acharnement virulent et tenace à surgir et à exister. Car l'handicap maternel comme la naissance et la persévérance de l'enfant, sont pour Dougnac des énigmes irrésolues, qui résistent encore à sa compréhension. Ce sont, par là-même, les questions qui l'agissent et le poussent à se manifester. Le sens de l'aveu de Dougnac ne se trouve donc pas tant contenu dans ses paroles que dans la nécessité presque physique qui l'enjoint à exprimer sans entraves sa surprise, toujours intacte, malgré les péripéties du temps.

Les raisons de son étonnement, de sa curiosité inaltérable, nous demeurent obscures tout au long du film. C'est là un des points fondamentaux du travail de Noëlle Pujol. Elles appartiennent en propre à Dougnac et nous ne sommes pas conviés au mystère de leur ressassement. Mais, si *répéter une chose, c'est la rendre à nouveau possible*, la confession permettra peut-être de *restituer au passé sa possibilité*. La confession d'un vieil homme parvient ainsi, grâce à la distance *somnambule* adoptée par la cinéaste, à s'ériger en contre-don, en un échange qui transcende le langage pour se transformer en une libre circulation d'affects. Comment s'étonner dès lors que le film finisse là où il avait commencé, c'est-à-dire au milieu du guet, dans le flux d'une mémoire dont les règles nous échappent? Soumise aux lois autonomes du dessillement et de l'initiation, *l'Histoire racontée par Jean Dougnac* ne soumet rien aux explications. Elle ne fait que lever le voile d'une réalité plus vaste, toujours à explorer dans d'autres films. C'est ce pouvoir d'évocation qui, au-delà de l'apparence spartiate de son dispositif, la rend passionnante.

Loïc Diaz Ronda